

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Quant aux yeux, la seule chose que l'on ne puisse changer dans un visage, ce sont ceux du bandit que j'ai connu, et honte suprême ! que j'ai aimé. Ça, je vous l'affirme et je ne m'y trompe pas.

—Vous le connaissez donc, ce sir Jonathan Pierce ?

—Il est chez nous depuis six mois bientôt.

—Chez vous ?... Et personne ne l'a reconnu que vous ?

—Ils sont tous plus engoués de lui les uns que les autres, et le prennent bien et dûment pour un Américain pur sang, né à la Nouvelle-Orléans, parents véritable de sir James et associé comme lui de la maison Chaniers et de Sauves. Pierre l'adore parce qu'il a élevé et soigné Robert en Amérique. Robert, parce qu'il a été son professeur.

Adèle, parce qu'il a une passion insensée pour Georgette.

—Allons donc ! dites-le !... C'était cette chose-là que j'attendais. Maintenant, je comprends... racontez-moi bien tout, sans rien omettre. Après, je verrai ce qu'il y a à faire. Elle ne se fit pas prier, et n'oublia point le détail ; pas plus l'amour extravagant de l'Américain pour Mlle Chaniers, que la tendresse si extraordinaire chez une enfant sans cœur, que lui rendait la jeune fille ; rien, pas même le projet de mariage exigé par Georgette entre lui et Adèle.

—Et Mme Chaniers s'y est-elle prêtée à ce projet-là ?

—Avec une répugnance presque invincible. Alors, sir Jonathan déclara qu'il allait partir si elle ne disait pas oui ; et Georgette menaçait de l'accompagner ; mais comme elle menace, c'est-à-dire avec une autorité et une décision qui font trembler tout le monde. Adèle, très faible vis-à-vis de sa fille, s'est décidée en présence d'une syncope très longue et très effrayante de Georgette. Cependant, depuis ce jour, elle a une insurmontable antipathie pour sir Pierce et peut à peine supporter sa présence.

—Connait-elle vos soupçons sur lui ?

—Non, pas le moins du monde. Elle sait seulement que je le déteste et elle met ce sentiment sur le compte de la jalousie qu'il m'inspire.

—Ne la détrompez pas. Et lui, sir Pierce, se doute-t-il de vos pensées ?

—Oui, pour sûr. Il a surpris souvent mes regards fixés sur lui, et il en a éprouvé une gêne atroce.

—Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?...

—Ah ! Dieu non !... Et cependant, j'ai un revolver sur moi, acheté ce soir, tant j'ai la certitude que c'est un homme capable de me guetter et de vouloir me tuer.

—Qu'il vous tue non, mais qu'il essaye, ce serait peut-être un fameux atout dans notre jeu.

Quand doit avoir lieu le mariage de Mme Chaniers ?

—Au mois d'octobre.

—Nous sommes en août, deux mois sont suffisants pour savoir bien des choses et amener bien des complications. Vous allez rentrer chez vous. Occupez-vous du médecin et de la sage-femme, moi je surveillerai l'Américain. Mais je voudrais vous voir souvent. Est-ce possible ?

—Quand vous le désirerez, je suis libre tout le temps.

—Ici c'est trop loin et trop ennuyeux pour nous. Mais j'ai un pied à terre à Paris, rue Jacob, quand vous aurez quelque chose à me dire, télégraphiez-

moi, je m'y trouverai de quatre à six, plus tôt si vous êtes pressée. Surtout continuez la règle de prudence et de discrétion que vous vous êtes imposée jusqu'ici. Ne parlez de ces choses à personne.

—N'avez-nulle crainte.

Elle se leva pour partir.

M. Marais consulta la pendule.

—Vous pouvez encore prendre le dernier train pour Paris, dit-il, celui qui passe vers onze heures.

—J'y vais.

—N'aurez-vous pas peur d'être si tard et seule en route ?

—Je vous ai avoué que j'avais un revolver, dit-elle.

—Vous avez le temps, il ne faut pas un quart d'heure pour aller au chemin de fer, et vous avez encore quarante minutes devant vous.

—Je marcherai lentement, la nuit est splendide.

—Je vais vous accompagner.

—Non, je ne le souffrirai pas. Je suis très brave et rien jamais ne m'effraye.

—Au moins jusqu'aux grands arbres ; après la route est droite et large, avec des maisons un peu partout.

—Jusqu'aux grands arbres, soit, dit Suzanne avec un regard qui remerciait.

M. Marais prit un pardessus pendu dans le vestibule et ouvrit la porte du jardin.

Dehors, il faisait un noir d'encre.

—Non, dit-il c'est inutile, je ne vous laisse pas marcher seule dans la nuit avec cette obscurité. Puisque vous ne voulez pas de moi, jusqu'à la gare, je vais appeler le jardinier.

Suzanne eut beau protester, l'ancien chef de la sûreté ne l'écouta pas.

Il alla vers les communs.

Au bout de quelques minutes, il revint.

—Mathieu s'habille, dit-il, dans quelques instants il sera ici. Dans les environs de la Marne, il y a toujours des rôdeurs, ce sera plus prudent d'avoir un homme avec vous. A propos, continua-t-il, je voudrais bien le voir, moi, ce Jonathan Pierce, comment m'y prendre pour cela ?

—C'est facile, il déjeune et dîne tous les jours à la maison, venez à l'un de ces moments-là, surtout le matin, car depuis quelque temps, il travaille avec M. de Sauves dans son cabinet de onze heures à midi, vous le verrez à coup sûr. Un renseignement à demander vous fournira le prétexte.

—C'est entendu, merci. Surtout tenez-moi au courant de la moindre chose.

Le jardinier arrivait.

—Comptez sur moi, dit Suzanne, et merci.

M. Marais la reconduisit au bout de l'allée, puis, lui ayant serré la main une dernière fois, il ouvrit la porte et la regarda un instant s'éloigner avec l'homme qui traînait les pieds, étant de mauvaise humeur d'avoir été arraché à son premier sommeil.

—Bah ! se dit l'ancien chef de la sûreté en regagnant sa maison, il bougonnera bien un peu, le vieux jardinier, mais avec lui, quand même, je suis tranquille, rien n'arrivera.

Mathieu, en effet, n'était point content de traverser la moitié du pays, et surtout de s'en retourner seul chez M. Marais à cette heure tardive.

Son courage n'était qu'une chose fort relative, et ne tenait point le premier rang parmi ses autres vertus.

Après tout, on peut être honnête homme et poltron.

Lorsqu'on fut arrivé au bout des arbres, il traîna les pieds un peu plus fort.

—Vous êtes fatigué ? demanda Suzanne avec bonté.

—Dame !... quand on travaille tout le jour ! Dans cette saison les arrosages sont durs.

—Voulez-vous aller vous coucher ? Moi je m'en irai bien toute seule jusqu'à la gare.

—D'autant plus que le pays est sûr.

—N'importe, je n'ai pas peur. Bonsoir, mon brave homme, et merci. Voilà pour vous être dérangé.

Elle tendait une petite pièce.

Mais Mathieu la refusa.

—Je ne l'ai pas gagnée, dit-il un peu confus de sa couardise.

—Prenez toujours.

—Non, ce ne serait pas honnête. Seulement je voudrais bien vous demander un service.

—Dites.

—Si c'est une effet de votre complaisance, faudrait pas dire au patron que je n'ai pas été jusqu'au bout... rapport que...

C'est entendu ; ne vous tourmentez pas. Bonsoir.

—Bonsoir, madame.

Elle s'éloigna lestement, égayée par ces façons de paysan toujours finaud.

Comme elle arrivait à un détour de sentier où de grands arbres, bordant le chemin, faisaient une ombre noire, il lui sembla voir une silhouette se détacher de l'obscurité.

Instinctivement, elle chercha son revolver dans sa poche, le sortit de sa gaine en peau de daim, et tirant la petite barre de sûreté, elle demeura prête à tout.

Mais elle arriva devant les arbres et eut beau regarder : la silhouette, s'il y en avait eu une, était redevenue invisible.

Suzanne, plus que jamais, serra son revolver dans ses doigts, et elle continua sa route de son même pas égal, mais un peu rapide l'oreille ouverte.

Elle n'avait pas fait vingt mètres, qu'elle perçut distinctement le bruit de quelqu'un marchant derrière elle avec de grandes précautions.

Elle se retourna vivement.

Un individu était là, en effet, paraissant sur le point de s'élaner sur elle, un couteau à la main.

—Que voulez-vous ? dit-elle très brave.

Et aussitôt, elle leva son revolver à la hauteur de son visage.

—Allez-vous-en, continua-t-elle, ou je tire.

Un grand chapeau mou abritait le visage de l'inconnu.

Les ténèbres de la nuit, depuis un instant s'étaient éclaircies, car la lune se levait.

Suzanne, habituée d'ailleurs à l'obscurité, distinguait très bien le bas de la figure du bandit : il n'avait point de barbe.

Mais la menace de la jeune gouvernante ne parut pas lui faire une grande impression.

Au contraire, sans prononcer une parole, son couteau levé, il bondit vers elle.

Celle-ci lâcha la détente du revolver, un peu au hasard, droit devant elle.

Une détonation qui lui parut énorme retentit. Un long cri de douleur lui répondit.

Quand Suzanne regarda en avant, un individu s'enfuyait à toutes jambes ; autour d'elle, le coup de revolver n'avait fait surgir personne : la campagne de nouveau était déserte et silencieuse.

Au loin, on apercevait au bout des arbres les lumières de la gare.

La jeune gouvernante se dirigea vivement de ce côté.

Le train arriva comme elle venait de prendre son billet.

Elle s'installa dans un compartiment de seconde classe où il y avait déjà du monde, et accotée dans un coin, elle se mit à réfléchir.

Eugène Gages avait-il pu se trouver sur sa route à cette heure tartive ?...

Et était-ce lui qui avait essayé de se débarrasser d'elle, la seule qui l'eût pressenti et deviné ?

C'était possible, surtout si Grégoire avait dit où elle était allée, mais rien cependant ne le prouvait, car elle n'avait pas vu son agresseur le visage complètement découvert.

Le lendemain, elle demanderait des explications au cocher, et elle verrait bien si Jonathan était blessé, car elle était sûre d'avoir atteint celui qui l'avait attaquée, elle avait bien entendu son gémissement d'homme touché et blessé.

Quand elle arriva à Belleville, après avoir pris une voiture sur la place de la Bastille, Adèle n'était pas encore couchée et l'attendait.

—Comme tu rentres tard ! lui dit-elle angoissée et inquiète.

—Je vous ai prévenue ; et il était convenue entre nous que vous ne vous tourmenteriez pas de mes allées et venues.

—Pendant huit jours seulement !...

—Il me faudra peut-être davantage, dit-elle évasivement.

—Tu ne peux me faire aucune confiance ?

—Non, aucune dans ce moment-ci.

Adèle n'insista pas.